

3 février 1924

## AUX MEMBRES

### III

#### Les réunions de membres de la Société anthroposophique

Il est arrivé plus d'une fois que des personnes se sont faites membres de la Société anthroposophique pour la seule raison qu'elles avaient ainsi la possibilité d'acheter les ouvrages qui jusqu'alors n'étaient pas en vente en dehors de la Société. Après quoi ces membres ne se sont guère souciés de la vie des groupes dans la Société. Certes, ils allaient dans un premier temps aux réunions de membres, mais bientôt ils cessaient de venir, disant : ce qui est fait là ne me fait pas avancer ; j'accède mieux à l'anthroposophie si je m'en occupe pour moi tout seul.

Les reproches faits par ces personnes aux réunions de membres n'étaient pas toujours fondés, c'est indéniable. La faute n'en était pas toujours à ces réunions, mais souvent aux exigences impossibles à satisfaire de personnes qui n'arrivaient pas à trouver un véritable lien avec ces réunions.

C'est qu'il est facile de dire : ceci ou cela ne me satisfait pas ; mais plus difficile d'enregistrer en silence ces insuffisances et puis de faire les efforts nécessaires pour contribuer *par soi-même* à améliorer les choses.

Mais d'un autre côté il n'y a pas de raison de dissi-

muler que dans les réunions de membres, bien des choses devraient être autrement qu'elles ne sont.

Et c'est précisément à propos de ces réunions qu'une vérité d'importance pourrait se vérifier: lorsque des êtres humains cherchent ensemble, avec une profonde sincérité, le spirituel, ils trouvent aussi le chemin des uns vers les autres, d'une âme vers une autre âme.

Trouver ce chemin, c'est présentement, pour un nombre infiniment grand d'êtres humains, un profond besoin du cœur. Si l'anthroposophie, disent-ils, est une vue juste de la vie, ceux qui se disent anthroposophes doivent connaître ce besoin du cœur. Et puis ils sont bien obligés de constater que beaucoup, qui dans les groupes de membres se disent théoriquement anthroposophes de conviction, ne manifestent pas ce besoin du cœur.

Les réunions de membres de la Société doivent naturellement se donner pour tâche de cultiver les connaissances anthroposophiques. On s'assimile par le livre et par la conférence les connaissances apportées par l'anthroposophie. Il est hors de doute que si l'on ne voit pas cela, on n'est pas dans le vrai. Si en effet on se réunit pour discuter de toutes sortes d'opinions qui ne doivent rien à l'anthroposophie, on n'a que faire pour cela de la Société anthroposophique. Mais si l'on se contente de faire ensemble des lectures anthroposophiques, ou bien encore si le conférencier présente l'anthroposophie comme une simple doctrine, alors on a raison de dire: ce que ces rencontres apportent, la lecture personnelle me le donne aussi.

Toute personne qui se rend à une réunion anthroposophique devrait avoir le sentiment qu'elle y trouvera *plus* que ne lui apporte le travail solitaire. Elle

devrait pouvoir se dire: je m'y rends parce que je trouverai là des personnes avec lesquelles j'aurai plaisir à étudier l'anthroposophie. Dans les écrits anthroposophiques, c'est une conception du monde que l'on trouve; dans les réunions anthroposophiques, c'est l'être humain qui devrait trouver son semblable.

Même le lecteur le plus assidu devrait se sentir soulevé de joie à la pensée des personnes que, se rendant à une réunion d'anthroposophes, il rencontrera. Et il devrait éprouver cette joie même s'il prévoit qu'il n'entendra à coup sûr rien d'autre que ce qu'il a assimilé depuis longtemps.

Si l'on trouve dans un groupe anthroposophique un membre entré récemment, on ne devrait pas — si l'on est soi-même membre depuis longtemps — se contenter de constater avec satisfaction que l'anthroposophie vient de faire un nouvel «adepte». On ne devrait pas simplement penser: en voilà un de plus dans lequel on va pouvoir entonner l'anthroposophie; on devrait au contraire sentir l'apport humain nouveau qui, avec ce nouveau membre, entre dans l'anthroposophie.

Dans l'anthroposophie, ce qui importe, ce sont les vérités qui trouvent à s'y révéler; dans la Société anthroposophique, c'est la vie que l'on y cultive.

Ce serait un grand malheur si ceux qui s'approchent de l'anthroposophie étaient fondés à dire: l'anthroposophie a peut-être une grande valeur, mais si je cherche à me rapprocher de mes semblables, je préfère m'adresser ailleurs, car ces anthroposophes, dans leur auto-satisfaction, sont des fanatiques qui ne veulent que vous jeter leurs idées à la tête et qui disent: si tu ne penses pas comme moi, tu n'es qu'une moitié d'homme, et encore...

Or bien des choses peuvent légitimement contribuer à faire naître une pareille opinion : d'une part il y a ceux qui, sans y mettre la moindre chaleur, veulent instruire les autres ; c'est là un travers dans lequel on tombe facilement quand on a reconnu les vérités de l'anthroposophie. D'autre part il y a la comédie de l'ésotérisme, qui rebute tant de nouveaux adhérents lorsqu'ils abordent les réunions anthroposophiques. On affecte, avec des airs de mystère, de connaître beaucoup de choses « que l'on ne peut pas dire à ceux qui ne sont pas encore mûrs pour cela ». Il y a autour de ces bavardages beaucoup d'enfantillage. Or l'ésotérisme ne s'accommode que du plus profond sérieux, il est incompatible avec la vaine satisfaction que l'on peut éprouver à papoter sur les vérités d'ordre supérieur. Cela ne signifie pas, tant s'en faut, qu'un sentimentalisme ennemi de toute joie et de tout enthousiasme doive être l'atmosphère des rencontres entre anthroposophes. Mais se retirer de la « vie profane » pour se livrer au « véritable ésotérisme » est une puérité incompatible avec la Société anthroposophique. La vie renferme partout beaucoup plus d'ésotérisme que ne l'imaginent souvent ceux qui disent : en tel ou tel endroit on ne peut pas s'adonner à l'ésotérisme, ce n'est possible que dans tel ou tel cercle fermé. Certes, des cercles de ce genre sont souvent nécessaires, mais l'enfantillage n'y est pas à sa place. Ils doivent être des lieux à partir desquels la vie peut être réellement rendue féconde. Des cercles « ésotériques » qui n'apparaissent que pour disparaître bientôt, faute de sérieux, ne peuvent introduire dans la Société anthroposophique que des forces destructrices. Ils ne procèdent souvent que du désir de constituer une coterie, avec ce résultat que la vie anthroposophique ne s'en

trouve pas *enrichie*, mais *appauvrie*. Si l'on réussit à réagir contre cette fausseté foncière qui fut jusqu'à présent celle de beaucoup de discours sur «l'ésotérisme», l'ésotérisme authentique trouvera dans la Société anthroposophique sa vraie demeure.

24 février 1924

## AUX MEMBRES

### VI

#### Aspiration à la connaissance et discipline de soi

Dans la Société anthroposophique, les êtres se rapprochent davantage les uns des autres qu'ils ne le feraient s'ils se rencontraient dans un autre domaine de l'existence. Leur intérêt commun pour la spiritualité de l'univers fait s'ouvrir leur âme. Les expériences intimes que fait l'un dans sa quête du spirituel apparaissent à l'autre comme une chose d'importance. L'homme devient communicatif quand il se trouve en face d'un semblable qui prête une oreille attentive à ce qui émeut son âme dans ses plus intimes profondeurs.

De cela il résulte tout naturellement que les membres de la Société observent les uns chez les autres autre chose que chez les autres hommes, et ce quelque chose, ils l'observent autrement. Mais ce fait comporte aussi un danger. On apprend à s'estimer en se rencontrant. On éprouve la joie la plus profonde à entendre s'exprimer l'âme de l'autre. Tous les effets ennoblissants des rencontres entre amis peuvent se développer rapidement. Le danger toujours présent, c'est que ces effets, prenant de l'ampleur, ne se transforment en exaltation sentimentale. Mais il ne faudrait pas se contenter de répondre à cette exaltation — bien qu'elle ait ses mauvais côtés — *uniquement* avec

le cœur froid et sec du Béotien ou bien en prenant les airs supérieurs du monsieur qui connaît le monde. L'exaltation qui, au prix de grands efforts, est devenue état harmonieux de l'âme, ouvre l'esprit bien plus que l'égalité d'humeur qui, devant les manifestations importantes de la vie, ne se départit pas de sa raideur.

Mais il peut arriver facilement que des personnes qui en peu de temps se sont rapprochées, s'écartent tout aussi vite l'une de l'autre. Lorsque l'on connaît de près une personne parce qu'elle s'est entièrement ouverte à vous, on ne tarde pas non plus à remarquer ses faiblesses. Et c'est alors l'exaltation... négative qui peut apparaître. Et ce danger rôde partout dans la Société anthroposophique. Le combattre est l'une des tâches de la Société. C'est pourquoi toute personne qui veut être un véritable membre de la Société devrait au plus profond de son âme faire effort pour développer en elle une tolérance foncière. Apprendre à *comprendre* l'autre, même là où il fait ou pense des choses que soi-même on n'aimerait pas faire ou penser, c'est ce qui pour les membres devrait représenter un idéal.

Tolérance n'est pas nécessairement synonyme d'absence de jugement à l'égard des faiblesses et des fautes d'autrui. Comprendre est une chose, s'aveugler en est une autre. On peut parler à quelqu'un que l'on aime de ses manquements: bien souvent la personne verra là le meilleur service qu'un ami puisse rendre à un ami. On peut aussi se comporter en juge indifférent et faire la leçon à l'autre: celui-ci, sous le contre-coup de ce manque de compréhension, se console avec le sentiment de haine qui monte en lui à l'égard de celui qui l'a critiqué.

Il pourrait être à plus d'un égard désastreux pour la Société anthroposophique que l'intolérance et le

manque de compréhension pour autrui s'y introduisent sous la forme où actuellement ils envahissent la vie courante. Car les êtres étant proches les uns des autres, ces sentiments gagneraient en intensité dans la Société.

Ce sont là, des choses qui montrent éloquemment combien une recherche vraiment vivante de la connaissance doit s'accompagner dans la Société anthroposophique d'un effort énergique pour ennoblir la vie du sentiment et de la sensibilité. Tendre avec une force accrue vers la connaissance approfondit la vie de l'âme vers des régions où l'orgueil, la surestimation de soi-même, l'indifférence aux autres et bien d'autres choses encore sont à l'affût. Moins ardente, la recherche n'atteint qu'à peine ces régions. Elle les laisse à leur sommeil dans les profondeurs de l'âme. Active, elle les dérange dans leur sommeil. Des habitudes qui les empêchaient de se manifester perdent leur force. L'idéal qui se donne comme objet la connaissance spirituelle peut éveiller des propriétés de l'âme qui sans cet idéal ne seraient pas apparues. La Société anthroposophique devrait avoir pour but, en cultivant la noblesse du sentiment et de la sensibilité, de lutter contre les dangers qui sont là à l'affût. Il y a des instincts dans la nature humaine qui portent l'homme à avoir peur de la connaissance parce qu'ils flairent ces sortes de relations. Mais celui qui laisse sommeiller ce qui en lui aspire à la connaissance, de crainte que ne s'agissent en lui des sentiments condamnables, renonce par là même à développer en sa personne toutes les dimensions de la vraie humanité. Il est indigne d'un homme de paralyser son intelligence par peur de sa propre faiblesse de caractère. La seule attitude digne de l'homme, c'est d'allier l'aspiration à la connaissance à la volonté de se discipliner.

Et l'anthroposophie nous offre les moyens d'y parvenir. Il s'agit seulement de découvrir toute la richesse de vie de la pensée anthroposophique. Pensée vivante qui peut aussi faire naître dans la volonté la force, dans le sentiment et la sensibilité la chaleur. Serons-nous capables seulement de nous *représenter* le contenu intellectuel de l'anthroposophie, ou bien saurons-nous la *vivre* — c'est essentiellement de nous que cela dépend.

Et il dépendra des membres actifs de la Société que, selon la manière dont ils exposeront l'anthroposophie, ils incitent les autres uniquement à *penser*, ou bien qu'ils allument l'étincelle de la *vie*.

6 avril 1924

## AUX MEMBRES

### De la forme à donner aux réunions de branche

Depuis un certain temps est beaucoup débattue parmi les membres la question de savoir si, dans les réunions de branche, la règle doit être de faire connaître à l'intérieur de la Société anthroposophique la littérature anthroposophique existante au moyen de lectures publiques et d'entretiens, ou bien s'il faut préférer la conférence personnelle ayant pour thème ce que tel ou tel membre désireux d'être actif a à dire.

Si l'on réfléchit aux conditions qui doivent être celles du travail anthroposophique, on comprendra aussitôt qu'il n'y a pas lieu de s'en tenir exclusivement à l'une ou à l'autre de ces manières de faire, mais qu'il faut les pratiquer toutes les deux selon les possibilités qui s'offrent. Dans la littérature anthroposophique, on trouve ce qui incite les personnes à entrer dans la Société. Cette littérature est destinée à fournir une base à l'activité de la Société. Elle constituera, si elle est portée à la connaissance des membres par le moyen des réunions de branche, le facteur commun dont nous avons besoin pour que notre Société ait un contenu réel.

Que l'on n'objecte pas: «Ce qui est imprimé, je puis tout aussi bien le lire chez moi; il n'est pas nécessaire qu'on me présente cela dans les réunions de

branche.» Dans cette Feuille pour les membres, on a déjà montré ce que cette opinion avait d'erroné. On devrait comprendre que recevoir les trésors spirituels de l'anthroposophie *conjointement* avec des personnes réunies dans la Société, c'est quelque chose qui a un sens. C'est une réalité, ce sentiment qu'on est ensemble et qu'ensemble on s'ouvre au spirituel, et on ne devrait pas la méconnaître.

De même il est nécessaire que les membres désireux d'être actifs s'intéressent à ce que les membres peu à peu s'assimilent vraiment le contenu spirituel de la littérature existante. Il est inadmissible que de nombreux membres présents dans la Société depuis des années n'entendent jamais parler de choses sur lesquelles des données précises existent dans la littérature anthroposophique.

Il importe de dire d'autre part que la vie de la Société subirait un grave dommage si un nombre aussi grand que possible de membres actifs n'exposaient pas à l'intérieur de la Société ce qu'ils ont à dire de leur propre fonds. Et il est parfaitement possible d'harmoniser ces deux genres d'activité. On devrait se dire que l'anthroposophie ne pourra devenir ce qu'elle doit être que si un nombre croissant de personnes participent à son développement. Et l'on devrait se réjouir, et non adopter une attitude de refus, lorsque des membres actifs portent dans les réunions de branche les fruits de leur travail personnel à la connaissance des autres membres.

Maintenant, lorsque l'on dit — et c'est fréquent : «Ce que plus d'un expose ainsi, ce n'est pas de l'anthroposophie», c'est là un propos qui dans certains cas est sûrement justifié. Mais où irions-nous si nous péchions contre cette vérité que dans la Société an-

throposophique devrait vivre *tout* ce qui fait partie du patrimoine spirituel de l'humanité? Telle conférence aura pour objet de fournir la base d'un exposé anthroposophique ultérieur, telle autre d'exposer une question qu'il y aura lieu d'éclairer ensuite à la lumière de l'anthroposophie. Pourvu que le caractère anthroposophique fondamental soit sauvegardé dans l'activité de la Société, on ne devrait pas limiter dans un esprit mesquin la contribution des membres actifs.

Ce n'est pas en excluant l'une ou l'autre de ces activités qu'il faut chercher ce qui doit être fait dans les réunions de branche, mais au contraire en combinant harmonieusement l'étude de la littérature existante avec l'exposé de ce que les membres actifs apportent de leur propre fonds.

C'est par la diversité, non par l'uniformité de notre action, que nous atteindrons les buts poursuivis par la Société anthroposophique. Nous avons dans la Société tant de membres qui ont à donner quelque chose de leur propre fonds, que nous pouvons nous en réjouir profondément. Nous devrions ici nous habituer à apprécier l'apport de ces membres. Il n'y aura de vie véritable dans la Société que si le travail fait en son sein est estimé à son juste prix. L'attitude de refus qui procède de l'étroussure de cœur devrait être, de toutes les imperfections de la Société, la plus rare. Il faudrait au contraire chercher avec enthousiasme à connaître le plus possible des contributions que tel ou tel membre de la communauté des anthroposophes peut apporter.

25 mai 1924

## AUX MEMBRES

Quelques indications sur l'atmosphère  
qui devrait être celle des réunions de branche

La manière de considérer l'être humain dont il a été parlé ici la dernière fois conduit à reconnaître — ce qui correspond effectivement à la réalité — que les forces spirituelles et psychiques sont agissantes dans l'entité physique et éthérique de l'homme. Lorsqu'on a compris que ce que l'on perçoit de l'homme au moyen des sens est *image*, on comprend alors aisément qu'en cette image agit autre chose que ce qu'elle contient de matériel. Et vis-à-vis d'un être dont on a reconnu le caractère d'image, l'attitude de l'âme est tout autre que vis-à-vis d'une chose dont on ne peut saisir que la nature matérielle.

Cette attitude d'âme différente a sur l'être un pouvoir d'éveil. Si l'on éprouve intensément ce qu'implique intérieurement une telle attitude, à quelle disposition de l'âme elle correspond, on sent s'éveiller des forces intérieures qui sommeillent dans la vie courante. Et il est très important que celui qui reçoit les enseignements de l'anthroposophie éprouve en les recevant que dans l'âme humaine sommeillent encore d'autres forces de connaissance que celles dont il admettait l'existence avant de venir à l'anthroposophie.

Lorsqu'on sait que c'est une image que l'on a devant soi, on oriente ses forces de connaissance vers ce qui, dans cette image, n'apparaît pas aux sens. Par là on est saisi par la partie suprasensible de cette image, tout comme, dans la perception ordinaire, on est pris par sa partie perceptible aux sens.

Si les membres de la Société anthroposophique qui ont une activité de conférenciers dans les réunions de branche éveillent l'attention des auditeurs sur ces choses, une *atmosphère* anthroposophique viendra s'ajouter à l'enseignement proprement dit.

Et cette atmosphère, pourvu qu'on ait créé *la qualité qui correspond au travail*, est seule capable d'insuffler aux réunions de branche l'esprit qui doit y régner. Le participant sentira alors que l'anthroposophie n'est pas une transmission abstraite de données spirituelles, mais une réalité pleine de force et riche de substance, qui conduit vers *l'expérience personnelle* du spirituel.

Il faudrait que les membres actifs réfléchissent à la façon, appropriée aux thèmes choisis, dont cette expérience du spirituel peut être obtenue dans le travail anthroposophique.

Car c'est seulement ainsi que ceux qui reçoivent l'anthroposophie sans pouvoir encore eux-mêmes se livrer à la recherche spirituelle pourront se défaire de ce sentiment: ce que d'autres, qui en sont arrivés jusqu'au stade de la recherche, vivent intérieurement, ne nous parvient que sous forme de communication théorique. En communiquant *de la manière appropriée* ce qu'on a vécu en esprit, on fait participer les autres à l'expérience de ce que l'on communique.

Si cet esprit d'une véritable communication règne dans les réunions de branche, il fera disparaître tout ce qui engendre une attitude d'obéissance à l'autorité

qui n'est pas ici justifiée. Les adversaires de l'anthroposophie objectent constamment que les anthroposophes n'adhèrent à celle-ci que sur la foi de ceux qui font autorité parmi eux. Si dans la Société on pratique l'anthroposophie dans l'esprit qui doit être le sien, cette objection n'a plus de sens. Car les participants à nos réunions ne se sentiront jamais amenés à dire qu'ils reconnaissent la vérité de ceci ou de cela parce que c'est un tel ou un tel qui l'a dit; c'est qu'en effet *leur expérience leur apprend* que l'assentiment profond ne s'obtient pas par contrainte, mais qu'il s'instaure tout naturellement quand vivent en vous les vérités spirituelles.

Lorsqu'on se trouve devant une personne qui vous veut du bien, on n'éprouve tout de même pas sa bonté intérieure parce qu'une autorité vous a amené à éprouver cette bienveillance comme bienfaitante, mais bien parce que l'âme se sent directement et agréablement touchée par cette bonté. De même, la vérité de l'anthroposophie peut être perçue à la manière dont elle est communiquée, à sa substance même.

Les dirigeants des branches devraient faire le nécessaire pour que l'anthroposophie *soit vraiment à même* d'avoir cette action. Ce n'est pas en faisant naître chez les auditeurs le sentiment que l'on vous présente là des choses mystérieuses que doit être conféré aux réunions anthroposophiques leur caractère ésotérique. L'ésotérisme repose sur l'intériorisation caractérisée plus haut dans la communication de vérités spirituelles. On devrait voir dans cette intériorisation l'un des aspects de l'impulsion que le Congrès de Noël a voulu apporter dans la Société anthroposophique. C'est dans cette intention et cette volonté émanées

du Congrès de Noël que pourront résider, si elles sont maintenues constamment en éveil, les bienfaits présents de ce congrès comme ceux qu'il pourra répandre à l'avenir sur le mouvement anthroposophique.

1<sup>er</sup> juin 1924

## AUX MEMBRES

Complément aux indications  
concernant l'atmosphère  
qui doit régner dans les réunions de branche

La réflexion anthroposophique ne devrait pas conduire à sous-estimer la vie extérieure. De nombreuses personnes en effet, soit parce que le destin les a durement frappées, soit parce qu'elles perçoivent les contradictions inhérentes à la vie extérieure, sont conduites à un approfondissement de la sensibilité qui s'exprime dans une tendance à une conception spirituelle de la vie.

Mais de même que l'entité physique de l'homme a besoin du sommeil pour être efficace dans la vie de veille, de même une véritable vie dans le monde spirituel a besoin d'un sens développé de la vie physique, afin que l'âme développe la fermeté et la sûreté dont elle a besoin. — Car lorsque l'être intérieur s'emplit de connaissances spirituelles, il sort comme d'un sommeil de la réalité sensible et des impulsions que la volonté peut puiser dans cette réalité.

C'est pourquoi les membres actifs dans la Société anthroposophique ne devraient jamais oublier qu'aux personnes qui, parce qu'elles sous-estiment la vie extérieure, font porter tous leurs efforts sur la vie intérieure, il faut donner avec toute l'intensité possible ces

forces de la vie intérieure, mais faire en même temps en sorte qu'il en résulte chez elles estime pour le monde extérieur et aptitude à y vivre.

On devrait constamment avoir à l'esprit que la vie terrestre a une signification à l'intérieur de l'existence globale de l'être humain qui traverse naissances et morts. Dans cette vie terrestre, l'esprit de l'homme est incarné dans l'existence au sein de la matière. Il est voué à cette existence dans la matière. Les expériences qu'il peut y faire ne sauraient lui échoir dans aucune forme d'existence où, esprit vivant dans le monde de l'esprit, il est voué à lui-même.

La vie dans le monde matériel est pour l'homme le niveau d'existence où il peut percevoir le spirituel *dans l'image* à l'extérieur de la réalité propre de celui-ci. Et un être qui ne peut pas faire l'expérience de l'esprit dans l'image aussi, est incapable de tendre librement, par une impulsion de sa propre entité, vers l'esprit. Les entités qui, elles aussi, s'incarnent dans l'existence matérielle — mais pas à la manière de l'homme — passent également par des niveaux d'existence où elles doivent abandonner leur être propre à un autre des éléments possibles de l'existence.

Cet abandon de soi à la vie dans la matière constitue pour l'homme la base nécessaire au développement de l'impulsion de l'amour. Un être qui n'entre jamais dans cet état où on se distancie de soi-même ne peut pas faire naître en soi l'inclination vers un autre qui se révèle dans *l'amour*. Appréhender l'esprit peut aisément signifier pour l'homme durcissement, sécheresse de cœur, lorsque cette appréhension se fait exclusive et s'allie au mépris de ce qui se révèle dans le monde extérieur.

La véritable anthroposophie ne cherche pas l'es-

prit parce qu'elle trouverait que la nature en serait dépourvue et de ce fait digne de mépris, mais parce qu'elle veut chercher l'esprit *dans la nature* et ne peut l'y trouver que par les voies de l'anthroposophie.

Si cet esprit imprègne ce qui se fait dans nos réunions de branche, celles-ci feront naître chez les membres un sentiment qui se trouvera en harmonie avec ce que la vie conçue dans son intégralité requiert des membres. Et alors sera supprimée cette coupure d'avec le monde qui suscite si facilement une atmosphère malsaine autour du travail anthroposophique.

C'est là aussi l'un des facteurs qui doivent créer pour le travail dans notre Société le climat qui convient. Les membres ne tireront pas des réunions ce qu'il est souhaitable qu'ils en retirent s'ils voient se creuser un abîme entre le message de l'anthroposophie et ce que la vie extérieure leur apprend. L'esprit qui règne dans les réunions de branche doit devenir une lumière qui continue à briller lorsque les membres satisfont aux exigences de la vie extérieure. Si *cet esprit-là* ne règne pas, les membres ne deviendront pas, par l'anthroposophie, plus aptes, mais moins aptes à faire face à la vie, qui a pourtant ses droits. C'est alors que bien des reproches que des gens de l'extérieur font à la Société anthroposophique seraient justifiés. Et la Société anthroposophique n'agirait pas au bénéfice de l'anthroposophie, mais bien à son détriment.